

La direction de l'Opéra n'a pas cru devoir inviter la presse à la petite fête d'hier soir.

MM. Ritt et Gailhard se sont dit sans doute que Meyerbeer n'avait plus besoin de réclame et que toutes les places de la salle à laquelle ils vont très prochainement être forcés de renoncer seraient louées en cette occasion sans le concours et l'appui des journaux. C'est affaire à leur conscience artistique, mais il est peut-être étrange de voir M. le ministre des Beaux-Arts, qui pose si volontiers la question de confiance quand il s'agit de conserver son portefeuille, se tenir aussi cavalièrement à l'écart quand il faut célébrer une gloire de cette Académie de musique, qui croyait qu'il avait tant fait pour elle.

Quoi qu'il en soit, l'Opéra a célébré le centenaire de Meyerbeer comme en cachette, ne songeant qu'aux gros sous à recueillir.

C'est à peine si les journaux ont été favorisés du programme de la soirée. De la part de la direction que nous allons perdre, la chose n'est pas pour surprendre; de la part de l'administration des Beaux-Arts, le procédé est un peu bourgeois!

Les critiques musicaux laissés à la porte de l'Opéra, il pouvait être gênant de rendre compte de la représentation. Mais avant d'être journaliste, il faut être homme du monde, ainsi le veut l'article 1<sup>er</sup> du code des gens civilisés.

C'est donc d'une loge de premières qu'il nous a été permis de jeter un regard sur la scène et nous allons dire brièvement ce qui s'y est passé.

Constatons tout d'abord que la représentation a été très ordinaire. Il est certain que les pensionnaires actuels de l'Opéra ne peuvent être comparés aux illustres débris artistiques aperçus ça et là hier, soit dans la salle soit sur la scène.

Nous n'avons pas entendu Nourrit dans *Robert [le Diable]*, ni Mlle Falcon dans les *Huguenots*, ni Mme Pauline Viardot dans le *Prophète*. Les fameux *ut* de Duprez ne sont pour nous qu'un souvenir d'enfance. Mais nous croyons sans peine que ces chanteurs illustres n'ont pas été remplacés.

Les chroniques du temps sont pleines de prouesses de ces princes du chant. Quand la Falcon chantait Valentine pour la première fois, la salle était en délire; quand Nourrit poussait un *si*, ou un *ut*, le public trépignait de joie. Levasseur était acclamé. Et bien d'autres. L'enthousiasme hier soir était certes moins grand. Cela tient à ceci surtout, c'est que les œuvres de Meyerbeer étaient écrites pour les chanteurs. Les chanteurs disparus, les œuvres disparaîtront avec eux. Devant l'étoile naissante du drame lyrique, l'étoile de Meyerbeer pâlera de plus en plus.

La célébration de ce centenaire est comme la dernière étincelle de l'opéra dramatique tel que l'a conçu Meyerbeer. Peu à peu, le public se

fera à la formule nouvelle, puis en viendra une autre, et ainsi jusqu'à la fin des...centenaires.

Pour la circonstance, on avait rétabli dans le 4<sup>e</sup> acte des *Huguenots* le rôle de Catherine de Médicis, supprimé, lors de l'apparition de l'ouvrage, par M. Thiers. (Ce diable de petit homme se mêlait de tout!)

Le rôle de Catherine ne comportait d'ailleurs qu'une phrase musicale, la phrase chantée depuis par de Saint-Bris. Lorsqu'on rejouera les *Huguenots* à l'Opéra, Saint-Bris reprendra sa phrase. La chose n'a pas d'autre intérêt.

Quant à la poésie dite par M. Mounet-Sully devant le buste de Meyerbeer, il suffit de dire qu'elle est de M. Jules Barbier pour que l'on soit convaincu qu'elle ne passera pas à la postérité.

On a joué encore l'ouverture de *Struensée*, exécutée avec beaucoup plus d'ensemble dans les grands concerts du dimanche; le 1<sup>er</sup> acte de *l'Africaine*, qui a valu des applaudissements à Mme Bosman; le 2<sup>e</sup> acte du *Prophète*, avec Mme Deschamps-Jehin, une artiste de race qui n'avait point encore chanté à l'Opéra et qui semblait là comme chez elle; une partie du 3<sup>e</sup> acte de *Robert le Diable*, et enfin l'inévitable 4<sup>e</sup> acte des *Huguenots*.

(Voir plus haut pour les détails inédits sur Catherine de Médicis, représentée avec ampleur par Mme Deschamps-Jehin, déjà nommée).

Sur la scène, la plupart des pensionnaires de l'Opéra – quelques-uns dans les costumes de leur rôles, les autres en habit noir et en toilette de soirée. – Coup d'œil ordinaire de ces sortes de cérémonies. Buste couronné, sur l'air tout indiqué du fameux *unisson* de *l'Africaine*. Meyerbeer est entré pour la seconde fois dans l'immortalité.

Nous n'aurons peut-être pas de longtemps l'occasion de parler de Meyerbeer. Se rappelle-t-on les incidents de la première représentation de *Robert le Diable*? Ce souvenir remonte au 22 novembre 1831.

Le troisième acte venait de commencer: tout à coup un portant sur lequel étaient accrochées une douzaine de lampes allumées tombe brusquement sur la scène au moment de l'entrée d'Alice et jonche le parquet de verres brisés. Mlle Dorus qui s'avavançait, recula de quelques pas sans s'effrayer et continua son rôle avec calme. L'émotion fut grande.

Quelques instants après, un rideau de nuages dont les fils étaient mal attachés s'échappa encore au moment où, venu d'en bas, il atteignait aux frises, et tomba sur l'avant-scène, tout auprès de Mlle Taglioni, étendue sur son tombeau en nonne qui va revenir à la vie. Elle n'eut que le temps de s'enfuir pour n'être pas blessée.

Ce ne fut pas tout encore.

A la suite du grand trio qui sert de dénouement à l'ouvrage, Bertram devait se jeter dans une trappe anglaise pour retourner vers l'empire des morts. Nourrit, converti par la voix de Dieux, par les prières d'Alice devait au contraire rester sur la terre pour épouser enfin la princesse Isabelle; mais cet artiste passionné, entraîné par la situation, se précipita étourdiment dans la trappe à la suite du Dieu des enfers.

Il n'y eût plus qu'un cri sur le théâtre: «Nourrit est tué!» Mlle Dorus, que n'avait pu émouvoir le danger qu'elle avait couru personnellement, quitta la scène, pleurant à sanglots; il se passait alors, sur le théâtre, dans le dessous et dans la salle, trois scènes bien diverses.

Le public, surpris, croyait que Robert se donnait au diable et le suivait aux sombres bords. Sur la scène, ce n'étaient que des gémissements et du désespoir. Au moment de la chute de Nourrit, on n'avait point encore heureusement retiré l'espèce de lit et les matelas sur lesquels tomba M. Levasseur. Nourrit sortit de cette chute sain et sauf.

Dans le dessous du théâtre, M. Levasseur regagnait tranquillement sa loge. «Que diable faites-vous ici? dit-il à Nourrit en le rencontrant: est-ce qu'on a changé le dénouement? Nourrit se pressait trop de venir rassurer tout le monde par sa présence pour engager une conversation avec son camarade Bertram; il put enfin reparaître, entraînant avec lui Mlle Dorus, pleurant alors de joie. D'unanimes applaudissements éclatèrent dans la salle, le rideau tombe, et les noms des auteurs furent proclamés au milieu d'un enthousiasme frénétique.

Nourrit se dit saigner le soir même, après cette première représentation.

Personne ne s'est fait saigner hier soir. Aucun incident ne s'est produit, si ce n'est que M. Lamoureux, de plus en plus malade depuis la perte de son bien-aimé Van Dyck, s'était fait remplacer au pupitre par M. Madier de Monjau.

On sait que M. Lamoureux est un des rares chefs d'orchestre qui sait être souffrant quand il le faut.

L'ÉCLAIR, 16 novembre 1891, p. 2.

Journal Title:	L'ÉCLAIR
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	16 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	2
Title of Article:	À L'OPÉRA
Subtitle of Article:	Le Centenaire de Meyerbeer. – Une représentation de gala sans la presse. – Vieux souvenirs
Signature:	
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross reference:	